

LA FILLE DU BAR

Du même auteur

Amants
Seuil, 2002

Elle est partie
Seuil, 2003

CATHERINE GUILLEBAUD

LA FILLE DU BAR

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-066051-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Anne Bourguignon, mon amie

C'est drôle, la route n'est plus du
tout la même, avec le soleil.

Louis Aragon, *La Semaine sainte*

Elle remplit le shaker de glace jusqu'à la moitié. Elle verse la liqueur de mandarine, le Grand Marnier, le jus d'orange puis le citron. Sa main se referme sans se tromper sur la bouteille de gin. Elle ne se trompe jamais. Pas la peine de regarder. Elle connaît la place de chaque bouteille derrière elle. Un bar, c'est comme un clavier de machine à écrire. Les doigts s'agitent sans réfléchir. Puis elle sort la bouteille de vodka du frigo et, une fois le sucre ajouté, elle agite pendant dix secondes. Pas une de plus. Ce geste, mille fois répété, le shaker prenant la lumière, ouvre la soirée. Par superstition, le premier cocktail lui donne le ton de la nuit qui s'annonce. Orange blossom... Ce soir, l'ambiance sera touristique. Il est tôt. À peine onze heures. Elle emplie le verre et ajoute une paille torsadée. Un zeste d'orange, c'est terminé. Elle complète avec un whisky et une coupe de champagne. Petit début, petite forme.

La salle est encore vide. Paul, Mario et Antoine sont à leur poste. Ils attaquent *My Foolish Heart*. Bill Evans à onze heures. Luce se sent tout chose. Elle n'aime rien tant que ce moment du début, lorsque la musique n'est pas encore couverte par le bruit des conversations. Elle a alors l'impression qu'ils jouent pour elle. Un clin d'œil de Paul derrière son piano lui dit qu'elle a raison. Paul est un grand pianiste. C'est aussi un vrai ami. Il n'a pas besoin de lui parler pour savoir si elle est dans un bon ou un mauvais jour. Luce lui dit souvent qu'il devrait essayer d'enregistrer quelque chose, tenter sa chance ailleurs. Le Blue Bar est trop étroit pour son talent. Elle lui dit parfois qu'il mérite mieux, plus de lumière, de projecteurs. Il répond doucement que sa vie est là, que c'est derrière ce piano qu'il est heureux, qu'elle ne doit pas douter de ça. Après tout, il a peut-être raison.

Elle aussi est bien ici. Elle a trouvé sa place, derrière ce bar qui est un peu sa maison. Comme Paul, elle a besoin de cette lumière mourante, qui rend les femmes belles et qui délie les langues.

Luce, d'un coup d'œil, balaie la salle. Les banquettes de cuir rougeoient dans la pénombre. Les miroirs muraux donnent à l'ensemble une profondeur trompeuse. Des recoins ont été aménagés, certaines

tables sont presque isolées du reste. À l'entrée, juste au bas de l'escalier qui semble venir de nulle part, le vestiaire est le domaine de Sylviane. Elle passe ses soirées à lire des magazines. Elle est incollable sur les généalogies princières et les cours d'Europe n'ont pas de secrets pour elle. *Point de Vue* et *Gala* sont ses bibles. Elle s'occupe aussi des cigarettes et des cigares. Luce aime bien Sylviane.

Oui, définitivement, elle a trouvé sa place ici, mais qui pourrait comprendre ça ? Une femme derrière un bar, une barmaid. Une femme qui vit la nuit, jongle avec les bouteilles d'alcool et vous fait un bloody mary en un tour de main, une femme qui s'étourdit de jazz et de fumée de cigarettes, écoute des confidences et pire encore. Tout cela est un peu dérangeant. Luce le sait, et elle aime. Même si parfois elle voudrait rentrer chez elle avec la fin du jour, y retrouver un mari et des enfants, maudire les courses à faire et les faire, expérimenter des recettes impossibles pour des tablées d'amis. Avoir une vie normale. Mais elle n'est pas douée pour les choses normales. Elle est seulement douée pour givrer un verre et pour que ses cocktails ressemblent à des tableaux, où les couleurs quelquefois se superposent sans se mélanger. Main légère, geste sûr. Voilà son don.

La salle se remplit peu à peu. Par vagues, le rideau de velours laisse entrer les groupes de clients et avec eux un flux d'air remué qui fait trembler la flamme de la bougie qu'elle allume toujours sur le comptoir. À chaque arrivée, un peu de la nuit du dehors vient se mélanger à celle, plus mystérieuse, du Blue Bar. Luce a toujours pensé que ces quelques dizaines de marches pour arriver jusqu'à elle n'étaient pas seulement le fait du hasard. Elles isolent définitivement le Blue Bar de la rue. Ici, pas de bruits de voitures, pas de rumeur de la ville. Endroit protégé de tout, où l'on descend. Remonter est une autre histoire. Certaines ascensions sont plus que problématiques. Elles nécessitent quelquefois l'aide de Serge et de Fabien, les serveurs qui de mauvaise grâce jouent le rôle de videurs. Lorsque Luce les emprunte, toujours seule, il n'est jamais moins de trois heures du matin. Le bar ferme vers deux heures. Elle doit alors ranger un peu, puis faire sa caisse. Ensuite, elle se dirige vers la porte du fond et appuie sur l'Interphone dissimulé par une tenture rouge. Tony Altiero l'attend comme tous les soirs dans son bureau. Elle pose devant lui la pochette contenant l'argent liquide. Alors, Luce, bonne soirée ? La réponse varie.

La première fois que Luce avait vu Tony Altiero,

elle s'était dit qu'il n'était pas du tout son genre. Ce qui n'avait d'ailleurs pas d'importance puisqu'il s'agissait d'un entretien d'embauche. Elle avait répondu à une petite annonce qui mentionnait une barmaid professionnelle, sans obligations familiales et présentant bien. Luce avait lu, relu l'annonce, et s'était dit : Pourquoi pas ? Elle n'avait pas la moindre idée de ce que faisait réellement une barmaid, mais quelque chose en elle avait vibré. La perspective de travailler la nuit lui plaisait. Ses insomnies lui serviraient au moins à quelque chose. Et puis les occasions de trouver du travail n'étaient pas si fréquentes. Le premier entretien avait eu lieu au Blue Bar, un après-midi d'hiver. La salle désertée lui avait plu. Mais ce n'était rien à côté du bar proprement dit, qu'elle avait découvert presque en même temps. Les étagères sur lesquelles étaient alignés tous les alcools étaient éclairées par de petites lampes disposées derrière les flacons. Les bouteilles semblaient illuminées de l'intérieur et chaque liquide paraissait vivant. Les bruns foncés des cognacs et des armagnacs, les jaunes plus transparents des whiskies et plus soutenus des bourbons, les couleurs acidulées des liqueurs, tout cela l'avait rassurée. Luce avait aimé. L'entrevue s'était plutôt bien passée. Tony Altiero lui avait posé

quelques questions sur elle et Luce avait marqué un point lorsqu'elle lui avait avoué qu'elle n'y connaissait strictement rien en limonade. Finalement cette fille était différente de toutes celles qu'il avait déjà vues. Il savait d'expérience qu'un barman ou une barmaid devait avoir d'autres qualités que de connaître par cœur des recettes de cocktails. Cela s'apprenait, et cette fille ne semblait pas plus bête qu'une autre. Avec un peu de temps, elle saurait. Elle avait déjà cette façon, innée, d'être à la fois présente et inaccessible. Elle devait savoir écouter. Il le sentait. Et puis elle était célibataire, assez jolie, avait de la classe, ce qui ne gâtait rien. Cette fois il tenait à trouver une barmaid. Avec une femme derrière un bar, les recettes augmentaient d'un quart. Ils avaient assez vite fait affaire. Il lui avait donné quinze jours pour se perfectionner. Elle n'aurait qu'à se procurer un livre de cocktails et apprendre le nom des mélanges, les proportions. Pour le coup de main, elle viendrait seconder Gilbert pendant un petit mois avant que celui-ci parte à la retraite.

Luce avait dit oui. Elle voulait cette place, elle apprendrait.

Gilbert avait été parfait. Il l'avait immédiatement prise sous sa protection et lui avait fait suivre, en

accélééré, une formation digne de la vieille école. Un mois après, elle en savait assez pour tenir une soirée sans problème. Le dernier soir de Gilbert avait été grandiose. Luce avait réussi seule un world champion, cocktail assez peu demandé mais qui nécessitait un vrai coup de main. Cinq liqueurs différentes et une superposition de couleurs et d'alcools qui l'apparentaient davantage à une performance qu'à une boisson de connaisseurs. Luce avait d'ailleurs soupçonné le vieux barman d'avoir mis un habitué dans le coup pour qu'elle puisse confectionner ce petit chef-d'œuvre. Gilbert était fier de son élève. Vers deux heures du matin, au moment où elle allait partir, il avait eu un geste qui l'avait émue. Il lui avait donné son shaker.

Six ans après, c'est toujours ce shaker que Luce remue.

Lorsqu'elle pousse la porte du Blue Bar, cette nuit, elle est fatiguée. La rue Daunou est déserte. Comme toujours, Luce tourne à droite dans la rue de la Paix et se dirige vers la place Vendôme. Chaque fois, la beauté de l'endroit la retient. Elle a beau y passer toutes les nuits, elle ressent soir après soir le même étonnement. Façades sombres, devantures éteintes : elle connaît par cœur son itinéraire nocturne. À cette

heure-ci, les rues sont calmes. Elle ne croise personne, à part des couples fatigués, fin de nuit de fête où tout paraît comme suspendu. Elle aime voir ces femmes en robe du soir, décoiffées, avec dans leur lassitude une beauté plus grave que celle des débuts de soirée. Elle se souvient de l'une d'elles en jupe longue, grosse faille d'un rouge passé, qui marchait en dansant un peu, ses chaussures à la main. Elle était seule. Quand Luce était arrivée à sa hauteur, la femme, un peu grise, lui avait souri.

Bientôt, elle arrive rue du Mont-Thabor, et fait encore quelques dizaines de mètres avant de stopper devant la porte cochère de son immeuble. La combinaison déverrouille le grand battant qu'elle pousse d'un coup d'épaule. Puis la deuxième porte, l'ascenseur et sa clé. Elle est chez elle. Il est exactement trois heures vingt du matin.

Luce n'arrive pas à dormir. Cela fait pourtant une heure qu'elle s'applique à faire le vide. En rentrant chez elle, elle a toujours besoin d'un temps de décompression. Elle ne peut pas passer directement du bruit de la soirée, de la musique, des conversations entrecoupées, au sommeil. Elle entreprend toujours quelque chose avant de se mettre au lit. Souvent, elle repasse, activité silencieuse qui ne gêne pas les voisins à cette heure de la nuit. Elle a aussi un ouvrage de dame. Une tapisserie ancienne, bouquet de roses et feuillage entremêlés, qui avance par à-coups. Elle reste quelquefois des mois sans la toucher, puis, sans y trouver d'explication rationnelle, elle se replonge dans le demi-point diagonal avec une opiniâtreté de professionnelle. Au cœur de la nuit, après avoir servi des bloody mary, elle manie l'aiguille. Broder est un repos. Mais c'est une activité qu'elle garde secrète. Ou alors

elle classe des papiers et des photos – quoique, depuis un certain temps, elle évite ce qui la ramène à sa vie. Elle n’aime pas les bilans, les souvenirs, tout ce qui peut baliser le chemin accompli. Le présent lui suffit amplement. Remonter le temps semble aussi dangereux que se projeter dans un avenir plus ou moins lointain. Elle refuse les souvenirs comme elle évite les projets. Une fille sans histoires, la fille du bar, comme l’appellent sans méchanceté certains clients de passage. Luce est toujours d’humeur égale, elle n’est pas compliquée, disent-ils encore. Luce trouve son compte dans cette apparente simplicité. Mais, ce soir, elle a peur. Une peur terrible qui l’empêche presque de respirer. Pourtant, tout s’est plutôt bien passé au bar. Rien à signaler. Une clientèle d’habitues, très peu de touristes. Elle a fini plus tôt que d’habitude. Il faut dire qu’en ce moment Altiero est absent. Cela lui arrive parfois. Il disparaît plusieurs jours, sans qu’on sache vraiment où. Le personnel a l’habitude. Le bar tourne sans lui. Le soir, après le service, Luce dépose simplement la pochette d’argent liquide dans le coffre du bureau. Elle a la clé et connaît la combinaison. Cette marque de confiance l’a un peu étonnée au début. Mais Altiero lui signifiait par là qu’il ne la considérait pas comme une

simple employée. Luce a remarqué que chaque soir, lorsqu'elle ouvre le coffre, l'enveloppe déposée la veille a disparu. Quelqu'un vient donc la récupérer plus tard. Mais qui ?

Elle ne le sait pas. Et quelque chose lui dit de ne pas chercher à savoir.

Elle est étendue sur son lit. Elle a éteint la lumière mais les rideaux ouverts laissent pénétrer dans la chambre une pénombre bleutée. Depuis qu'elle est toute petite, elle ne peut s'endormir dans le noir complet. Il lui faut la preuve que le monde continue sans elle. Elle se souvient de ses nuits d'enfant, à Ville-d'Avray, où les volets ouverts ne laissaient entrer dans sa chambre qu'une faible lueur de lune. Elle devait garder la porte du couloir entrebâillée pour profiter de la lumière qui restait allumée toute la nuit. C'est pourquoi le halo de la ville comme son silence imparfait, troué de quelques accélérations de voiture qui montent de la rue, la bercent et la tranquillisent. Contrairement à beaucoup, elle a horreur du silence. Dieu seul sait quels souvenirs peuvent revenir dans le calme absolu. Son souffle se fait plus court. Elle connaît bien ces moments de panique, où rien ne peut la raisonner. Elle a beau s'appliquer à ne pas penser, elle sent qu'elle tombe. C'est toujours le même cau-

chemar. Elle voit une porte fermée. Une porte qu'elle connaît, au fond d'un couloir étroit. Elle entend distinctement des murmures derrière le panneau de bois. Puis les murmures se transforment en cris étouffés. Elle veut ouvrir la porte mais quelque chose l'en empêche. Pourtant, sa main se pose sur la poignée. Elle la tourne doucement et le battant cède sous la poussée. La porte s'efface sans bruit. Ensuite, elle ne se souvient pas. La porte s'ouvre-t-elle vraiment ? N'a-t-elle pas rêvé ? Le vide qui suit ces images la terrifie. Elle voudrait savoir, découvrir enfin ce qu'il y a derrière la porte. Lorsque ce rêve revient, Luce sait qu'elle ne peut rien faire qu'attendre. Attendre, en se faisant le plus petite possible, surtout ne pas bouger. Elle est là sur son lit, les draps repoussés à ses pieds, couchée en chien de fusil, la tête enfouie dans l'oreiller. À ce moment précis, elle voudrait ne plus exister. Elle n'aurait qu'à s'arrêter de respirer. En douceur, retenir le souffle de sa vie jusqu'à l'épuisement, le cœur qui ne comprend plus, le sang qui tout à coup se fige, s'immobilise dans ses artères, dans ses veines. Partir sans bruit, les quitter. À tout jamais.

Elle se bloque, s'arc-boute sur sa volonté d'en finir, mais comme chaque fois elle sait que se retenir de

lui parler ? Eh bien justement, patron, c'est que Luce n'est pas là, elle n'est pas arrivée. Elle n'a pas appelé. Sylviane m'a dit que vous sauriez peut-être quelque chose. Fabien est embarrassé. Il ne voudrait pas qu'Altiero pense qu'il est au courant pour leur relation. Sylviane lui a parlé tout à l'heure de l'histoire entre eux. De toute façon, il n'a pas attendu Sylviane pour se faire son opinion mais il est gêné d'évoquer l'absence de Luce devant lui. Altiero ne semble pas surpris par le tour intime de la question. Il regarde Fabien mais il a l'air ailleurs. Bon, très bien, Fabien, remplacez-la pour ce soir. On verra demain. Au fait, Fabien, si on me demande ce soir, je ne suis pas là, vous ne m'avez pas vu. C'est compris ? Vous ne m'avez pas vu. La voix d'Altiero se fait plus forte. Fabien sent que quelque chose ne tourne pas rond. Très bien, monsieur, c'est d'accord.

Lorsque l'employé quitte le bureau, Altiero semble avoir retrouvé ses esprits. Rapidement il prend la mallette, les quelques dossiers qui se trouvent dans le coffre, puis il se sert un whisky qu'il boit d'une traite. L'alcool finit de le réveiller. Il va sortir par la porte de derrière, reprendre sa voiture et filer avenue Frémiet. Il ne passera pas par la rue du Mont-Thabor. Il se méfie. Qui sait s'il ne sera pas suivi ? Fabien lui a

dit aussi que les Belges étaient venus trois fois au bar pendant son absence. Ils doivent être nerveux. Il les connaît. Il appellera Luce de chez lui, c'est plus prudent. Et elle le rejoindra. Il ne veut pas qu'elle soit mêlée à tout ça. Il veut la protéger. C'est à lui de régler ça. Elle lui rendra la drogue. Bien sûr qu'elle la lui rendra. Il ne peut pas imaginer un seul instant qu'elle s'en soit débarrassée. Il ne pense pas une seule fois à l'arme. Après ? Après il reviendra rue Daunou avec la marchandise et il verra les Belges. Voilà, l'idée de son plan le rassérène. Luce a fait un faux pas, mais il va réparer ça. Surtout ne pas paniquer, c'est tout.

Il est plus de onze heures quand sa voiture s'engage dans sa rue déserte. Il attend un peu avant d'ouvrir la portière. Il voit la porte de son immeuble. Tout a l'air calme. Alors il attrape la mallette posée sur le siège à côté de lui et il descend de la voiture. Il traverse la rue et s'arrête un instant pour composer son code.

La première balle l'atteint à l'épaule. Sous l'effet de la douleur, il lâche la mallette et s'affaisse doucement sur lui-même. Son corps se tasse dans l'angle de la porte cochère. Il voit les cheveux de Luce, libres dans le vent mouillé. Puis la deuxième balle projette sa tête en avant.